NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

101 N° 1 1979

Une fille de notre race. Sainte Bernadette Soubirous

André RAVIER (s.j.)

p. 80 - 90

https://www.nrt.be/it/articoli/une-fille-de-notre-race-sainte-bernadette-soubirous-1027

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une fille de notre race
Sainte Bernadette Soubirous

Le 16 avril 1979, il y aura cent ans que mourait, au Couvent Saint-Gildard de Nevers, Sœur Marie-Bernard Soubirous, plus connue sous le nom de sainte Bernadette. Le 16 avril tombant, cette année, le lundi de Pâques, ce centenaire sera célébré le 18 février.

Cent ans... C'est peu et c'est beaucoup ! Peu : Monsieur le Chanoine Guynot a pu rencontrer, recueillir encore, il y a quelque vingt ans, les souvenirs de personnes âgées qui avaient connu Bernadette, ce qui nous vaut un délicieux et précieux florilège de paroles et de gestes de la sainte. — Cent ans, c'est aussi beaucoup : si profonde a été la mutation de l'Eglise et du monde, depuis cent ans. Que 1879 semble loin avec ses crinolines et ses capulets !

Alors, ce centenaire ? Ne sera-ce qu'une évocation pieuse, mais inactuelle, éphémère ? Ou bien Bernadette a-t-elle quelque chose à nous dire — aujourd'hui ? Quoi donc ? Et pourquoi ? Comment ?

Quoi donc ? Mais tout simplement le « message » de Massabielle, qu'elle a répété si souvent pendant vingt ans. Pourquoi ? Mais parce que notre société a autant — sinon plus — besoin de l'entendre qu'il y a un siècle. Comment ? Mais comme elle l'a fait jadis, c'est-à-dire en le vivant, elle, en le revivant sous nos yeux.

Stanislas Fumet a rapporté qu'un jour, il accompagnait Charles Péguy à la poste de la rue Danton, à Paris. Soudain, celui-ci s'arrêta, tenant son courrier à la main, et lui décocha cette phrase : « Toutes les questions spirituelles — charnelles et éternelles — gravitent autour d'un point central auquel je ne cesse de penser et qui est la clé de voûte de toute ma religion : ce point, c'est l'Immaculée Conception. » Toutes proportions respectées, on pourrait appliquer cette phrase à Bernadette : sa vie est aussi, en quelque mesure, un point central autour duquel gravitent les plus graves de nos questions spirituelles d'aujourd'hui. Je n'en évoquerai que les principales, ici, celles par lesquelles elle est plus proche de ce que requièrent nos contemporains, lorsqu'ils veulent vivre selon l'Evangile : son esprit de pauvreté, sa droiture de conscience, sa voie spirituelle qui n'est pas autre chose que la voie de son Baptême, la voie suivie par Jésus-Christ en sa Passion et sa Résurrection.

D'abord, Bernadette appartient bien à notre race charnelle, et même à cette part de notre race qui, entre la naissance et la mort,

ne passe guère de jours sans ressentir la menace de la faim, de la maladie, de la souffrance, et n'a guère pour consolation que son cœur et d'espérance que ses bras. Réalisons le climat familial des Soubirous en cet hiver 1858 où va éclater le grand événement de Massabielle ; un climat de « pauvreté humiliée », dirait François de Sales : pauvre, François Soubirous l'est bien, certes, il « loue ses bras » à qui veut bien l'employer pour quelques heures ou pour quelques jours, à l'occasion, c'est dire qu'il se retrouve souvent en chômage, inoccupé ; y aura-t-il, demain, de quoi manger pour sa femme Louise, pour ses quatre enfants, Bernadette, Marie dite Toinette, Jean-Marie et le petit Justin ? Il n'en sait rien... Et sa pauvreté est plus dure encore de ce que les bonnes langues du pays ne manquent pas de le rendre responsable de sa détresse actuelle : il a été, sinon riche, du moins « aisé » pendant les neuf premières années de son mariage : le moulin de Boly, le moulin des Casterot, était un bon moulin qui tournait bien ; n'est-ce pas par sa négligence que la grosse meule a dû s'arrêter ? qu'il en a été « expulsé » en 1854 ? qu'il a dû ensuite passer de la maison Laborde à la fermette d'Arcizac (1855), d'Arcizac à cette chambre de la maison Ribes-Soubies, à Lourdes, pour échouer finalement dans ce « bouge infect et sombre » du « cachot », pas même bon à abriter pour quelques heures les clients des gendarmes ? Pauvreté humiliée, la pire des pauvretés ! Les Soubirous ? des exilés de l'intérieur, des marginaux de la « société », voilà ce qu'ils sont en février 1858.

Si encore les santés étaient bonnes ! Mais déjà deux enfants sont morts. Faute de manger à sa faim, on se survit plutôt qu'on ne vit. Bernadette a failli, elle aussi, mourir de l'épidémie du choléra, il y a trois ans : déjà souffreteuse, elle a gardé de cette mauvaise maladie toutes sortes de misères. Il lui faudrait au moins du bon pain blanc, car le gros pain de seigle noir ne « passe » pas. Pain blanc, pain cher !

Les horizons sont bouchés de tous côtés. Pourtant, une lumière luit dans ces ténèbres. Au cachot, on récite ensemble, le soir, la prière : la prière des humbles, la prière de tout le monde, mais c'est la prière la plus belle ; on dit : Notre Père, Je vous salue, Marie, Je crois en Dieu, et même « Ô Marie conçue sans péché... ». On assiste aux offices de Monsieur le Curé, le dimanche et même parfois dans la semaine. Et puis, Bernadette veut faire bientôt sa première Communion : c'est même pour cela qu'à la fin de janvier, elle a décidé — oui, c'est elle qui a décidé — de quitter Bartrès où, moyennant la garde des moutons et du bébé de son ancienne nourrice Marie Laguës, elle trouvait gîte, bon air et saine nourriture, et de rentrer au « cachot » de Lourdes.

Bien sûr, avec la grâce de Massabielle, la situation va-t-elle s'améliorer pour les Soubirous. L'humiliation disparaîtra : mais Bernadette veillera, avec une énergie qui nous étonne encore aujourd'hui, à ce que les siens, et elle-même d'abord, ne quittent jamais le monde des pauvres. Elle repoussera farouchement tout don, rejettera tout argent : « Ça me brûle », dit-elle un jour : François d'Assise « avait épousé » Dame Pauvreté, Bernadette, elle, en fait sa compagne de cœur... A Nevers, jusqu'à la fin de sa vie, elle veillera à ce que sa famille ne s'enrichisse pas au détriment de la vie chrétienne. Apprend-elle que le mari de sa cousine Pène « travaille » le dimanche : « J'ai été vivement peinée, écrit-elle aussitôt, en apprenant qu'il fallait que tu fasses penser à ton mari qu'il faut aller à la messe le dimanche. Je tremble pour vous, quand je pense que Notre-Seigneur nous dit de chercher tout d'abord le royaume de Dieu et sa justice. » A Nevers, encore, ce sera pour elle une sorte de souffrance que d'être soignée par ses Supérieures et ses sœurs comme elle ne l'aurait sans doute jamais été si elle avait vécu dans le monde. « Les pauvres n'en ont pas autant ! »... « On me traite comme une princesse. »

Par ce souci d'appartenir au monde des pauvres, par les souffrances qu'elle endura en son corps et en son cœur, par les deuils qui jalonnèrent ces années 1858-1879, Bernadette, même après son entrée dans la vie religieuse, a connu l'existence humaine la plus commune, et hélas ! la plus banale : beaucoup d'hommes et de femmes, beaucoup d'enfants aussi, de notre temps, se reconnaissent en elle : elle est *leur* sainte, elle est de « plain-pied » avec ce qu'il y a de plus « misérable » parmi nous. Elle appartient bien à ce monde des petits, des humbles, des « ptôkoi » que préférait le cœur de Jésus de Nazareth. Elle lui appartient de fait, et elle veut lui appartenir. Mais sur cette misère, quelle lumière ! La lumière des Béatitudes. Elle le sait, elle le croit, elle le vit.

Nous venons d'évoquer déjà le second trait qui rapproche de nous sainte Bernadette : sa haute conscience humaine. « La meilleure preuve des apparitions, disait un jour l'Abbé Pomian, c'est Bernadette. » Et en effet, il y eut toujours dans les récits de Bernadette, dans ses réponses aux enquêteurs ou aux visiteurs, aux dévots et aux « incrédules », une limpidité, une transparence, à laquelle chacun était contraint de rendre hommage. Le mandement épiscopal du 18 janvier 1862 le soulignera vigoureusement : ce qui a convaincu le docte et pointilleux aréopage chargé d'enquêter sur l'authenticité des faits de Massabielle, c'est la « sincérité », la « simplicité », la « fidélité » à elle-même de la voyante. « Toujours d'accord avec elle-même, elle a, dans les différents interrogatoires qu'on lui a

fait subir, constamment maintenu ce qu'elle avait dit, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. » C'est que Bernadette ne disait que ce qu'elle avait « vu et entendu », sans la moindre excitation ni majoration, sans rien qui ressemblât à une coquetterie de vedette. Un miroir, pur comme son regard. A un interlocuteur qui lui disait qu'après son récit il n'en croyait pas davantage à la réalité des apparitions, elle déclarait tout de go : « Monsieur, je suis chargée de vous le dire, je ne suis pas chargée de vous le faire croire. » A quelqu'un qui, après le mandement favorable de l'évêque, lui tendait un piège : « Et si Monseigneur de Tarbes avait jugé que vous vous étiez trompée, qu'auriez-vous répondu ? », elle répliquait avec une finesse admirable : « *Jamais je n'aurais pu dire que je n'ai pas vu ni entendu.* » On pense au conseil de Jésus-Christ que nous rapportent saint Matthieu et saint Jacques : « Que votre langage soit oui, oui ; non, non. » Une honnêteté incontestable est indispensable à tout témoin, s'il veut être cru ; cette honnêteté marque les dires de Bernadette.

Au point de démanteler les assauts les plus matois du commissaire de police Jacomet ou du procureur impérial Dutour, ou du juge Ribes. Jacomet veut lui faire dire — c'était avant que la Dame de Massabielle ne lui ait dit son Nom — que « ce » qu'elle a vu était la Sainte Vierge : « Et alors, tu vois la Sainte Vierge ? — *Je ne dis pas que j'ai vu la Sainte Vierge.* — Ah ! bon, tu n'as rien vu — *Si, quelque chose ; j'ai vu.* — Alors, qu'as-tu vu ? — *Quelque chose de blanc.* — C'est quelque chose ou quelqu'un ? — *Aquerò* (un mot dialectal qui signifie : cela) *a la forme d'une petite fille.* — Et Aquerò ne t'a pas dit : Je suis la Sainte Vierge ? — *Aquerò ne me l'a pas dit.* » Et ces « Messieurs » ont beau jouer de toutes les subtilités, astuces, roueries coutumières en ces sortes d'interrogatoires, Bernadette reste imperturbable. Le commissaire feint d'écrire sous sa dictée, mais il « *mettait des choses qui m'étaient étrangères. Puis m'ayant dit qu'il allait m'en faire la lecture pour voir s'il s'était trompé, j'écoutais attentivement. Mais à peine avait-il lu quelques lignes qu'il y avait des erreurs ; alors je répliquai vivement : Monsieur, je ne vous ai pas dit cela. Alors il se mettait en colère en asssurant que si, et moi je répétais toujours que non.* »

Ces joutes n'empêchent pas d'ailleurs Bernadette d'observer certains détails : en sortant de l'interrogatoire, elle rit ; quelqu'un lui demande ce qui l'amuse : « *Il tremblait. Il avait à sa calotte un gland qui faisait tintin.* »

Cet aplomb, cette tranquillité, cette assurance étonnent Bernadette elle-même : « *Il y avait en moi,* confiera-t-elle plus tard à Sœur Vincent Garros, *quelque chose qui me faisait tout surmonter : on m'a prise de tous côtés, mais rien ne m'a fait, je n'avais pas peur.* »

La pureté de son témoignage, combien elle en a souci ! Avec quelle prudence, elle écarte tout ce qui pourrait la ternir : les cadeaux, bien sûr, les « échanges », les « reliques » qu'on essaie de lui arracher par toutes sortes de rapts (morceaux de son voile, de sa robe, de son capulet, et jusqu'à ses cheveux !), mais aussi les admirations intempestives, qui risquent de détourner sur elle une ferveur qui ne doit aller qu'à la Vierge Marie, et par Marie, à Jésus-Christ. Jamais elle n'a accepté de prier à une intention sans ajouter : « Priez pour Bernadette ». Les images, les photos qu'on obtenait d'elle parfois, elle les signait toujours du célèbre « p.p. Bernadette » (« priez pour Bernadette »). Non, décidément, elle ne joue pas à la privilégiée, à la « faiseuse de miracles ». Tout au contraire, ces bavures de sa mission l'ennuient, la fatiguent ; elle voudrait « se cacher ». Même à Nevers, lorsque les Supérieures jugent bon de céder aux instances de certains hauts personnages qui veulent s'entretenir avec Sœur Marie-Bernard, on ne la trouve pas facilement... C'est le jeu du chat et de la souris. « Elle fuit comme un petit rat », dira Mère Générale. Un petit rat qui, lorsqu'il sera enfin pris, se montrera le plus aimable interlocuteur !

A ses chrétiens de Philippes embourbés dans une société totalement païenne, saint Paul recommandait cette attitude : « Tout ce qui est vrai, tout ce qui est digne, tout ce qui est juste, pur, honnête, tout ce qui est aimable, tout ce qui a bon renom,... que ce soit pour vous ce qui compte. » Et Vatican II, en écho à cet enseignement de Paul, ne cesse d'insister auprès des croyants d'aujourd'hui pour qu'ils soient des témoins de la conscience humaine, s'ils veulent être des témoins de la Parole de Dieu. Ce n'est qu'à ce niveau de la conscience que peuvent aujourd'hui se rencontrer les hommes... Sans avoir lu saint Paul et, bien entendu, sans connaître ce que dirait Vatican II, Bernadette avait compris que pour croire et pour être crue, il lui fallait d'abord être « honnête » et « juste ».

Le troisième point où Bernadette peut servir de modèle aux chrétiens de notre temps, c'est sa voie spirituelle. Bernadette est avant les apparitions, elle sera même pendant les apparitions, elle restera jusqu'à sa mort une « baptisée ». Je veux dire ceci : sa voie spirituelle se confond avec la voie de Jésus-Christ, mort et ressuscité pour le salut des hommes pécheurs. Ce « mystère du Christ » dans lequel nous plonge notre Baptême, Bernadette l'a vécu à une profondeur que Dieu seul connaît : « pour les pécheurs », elle a passé par une passion « terrible » (le mot est d'elle-même), mais une passion qu'illuminaient toujours l'amour et l'espérance.

L'Abbé Febvre, qui fut aumônier du couvent Saint-Gildard de 1877 à 1879, donc pendant les deux dernières années de la vie **de Sœur Marie-Bernard, a donné de cette voie de Bernadette la**

juste formule : il était convaincu qu'elle avait « mission de vivre dans la vie religieuse (il aurait pu dire : dès 1858) les enseignements tombés, à Lourdes, des lèvres de Marie Immaculée, faire pénitence, prier, se mortifier, souffrir pour les pécheurs » et qu'elle avait « réalisé cette vocation : 1. par la souffrance physique qui ne l'a presque jamais quittée ; — 2 par la souffrance morale ; — 3. par la souffrance spirituelle ». Et il ajoute avec perspicacité : « Elle se reprochait souvent, en effet, de ne pas assez « rendre » à Dieu en raison des grâces reçues. Aussi demandait-elle à ses compagnes qu'on priât pour elle. *' J'ai peur,* disait-elle, *j'ai reçu tant de grâces et j'en ai si peu profité.'* »

Des souffrances physiques de Bernadette, il est superflu de parler. Chacun sait qu'elle fut toute sa vie, et particulièrement à Nevers, un « pilier d'infirmerie ». De crise en rémission, de rémission en crise, sa santé se délabra à tel point que sa Mère Générale put déclarer après sa mort : « Elle était venue à rien. »

Ses souffrances morales furent très vives aussi. Les deuils ? Remarquons seulement qu'au foyer de sa sœur Marie (Toinette), cinq enfants naquirent après l'entrée de Bernadette à Nevers, et que les cinq enfants moururent avant que Sœur Marie-Bernard elle-même ne mourût. Souffrances morales encore, les querelles des historiens autour des événements de Massabielle : la « Protestation » d'Henri Lasserre et la Contre-protestation du Père Sempé dès 1867, et surtout l'enquête et les questionnaires du Père Léonard Cros, qui durèrent du 25 juin 1878 jusqu'au 3 mars 1879... encore fallut-il, pour y mettre un terme, que Mère Générale se refusât à « torturer » davantage Sœur Marie-Bernard « très fatiguée »... Un lot non négligeable de souffrances morales lui vint de ses relations communautaires. Romanciers et biographes ont souvent hypertrophié les tensions de Sœur Marie-Bernard avec Mère Générale Imbert et la Maîtresse des Novices, Mère Vauzou. Des études sérieuses ont à présent rétabli la juste vérité, sinon encore dissipé les légendes : en fait, à Nevers, Sœur Marie-Bernard fut très aimée, et le danger au total était plutôt d'admiration que de persécution. Dans la mesure où ces difficultés existèrent, elle les supporta avec courage et foi : elle ne s'en plaignait jamais, sinon au confessionnal, auprès du Père Douce, et elle n'acceptait pas qu'on l'en plaignît. A quelqu'un qui lui demandait un jour si les sévérités de Mère Vauzou ne lui laissaient au cœur nulle amertume. « *Oh non,* répondit-elle, *Mère Maîtresse a raison ; car j'ai beaucoup d'orgueil ; mais maintenant que je suis ici, je travaillerai à me corriger.* » Elle se savait fort bien non exempte de défauts et s'accusait la première d'être « susceptible ».

En fait, l'épreuve la plus profonde de Bernadette se situe encore

ailleurs, en une région de son âme où il nous est difficile d'accéder. Cette épreuve fut très vive, beaucoup plus « pénible », de son propre aveu, que toutes les souffrances de son corps. C'est dès 1858 que nous en découvrons les premiers indices ; et, lorsqu'on lit la Correspondance et les « notes spirituelles », on peut en suivre les traces, disons, pour être plus exact, quelques légères empreintes. Nous ne pouvons que donner ici les conclusions des études que nous avons faites de cette très douloureuse épreuve spirituelle. Il semble qu'elle consista essentiellement en une forme de « déréliction », dont la racine était le sentiment de ne pas assez « rendre » à Dieu pour toutes les grâces qu'il lui avait faites et qu'il ne « cessait de lui faire », et d'être, en raison de ce manque de générosité, « pécheresse » parmi les pécheurs. Il s'agirait donc d'une lumière vive qui l'éclairait sur sa « misère », sur sa « pauvreté », sur ce qui en elle résistait à Dieu. S'il faut la comparer aux épreuves par lesquelles Dieu a fait passer d'autres saints, c'est du côté du Curé d'Ars ou de la crise de François de Sales à Paris et à Padoue qu'il faut chercher... Et pour une raison (mais Dieu a-t-il des « raisons » ?) très voisine : des âmes, très pures, très innocentes, étaient appelées, par spéciale vocation, à porter avec le Christ le poids des péchés du monde. Jusqu'à quelle profondeur pénétra en elle ce sentiment de déréliction ? Alla-t-il jusqu'à cette désespérance par laquelle passèrent Jean-Baptiste Vianney, François de Sales et d'autres saints ? Rien ne permet de le préciser : ce qui est sûr, c'est que dans son « carnet de notes intimes », Sœur Marie-Bernard a recopié une page tragique du livre du P. Thomas de Jésus, *Souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (trad. franç. du P. Alleaume) : « *Ô Jésus désolé et en même temps le refuge des âmes désolées, votre amour m'apprend que c'est de vos délaissements que je dois tirer toute la force dont j'ai besoin pour supporter les miens,* etc. » Or, l'on sait que dans ces « notes intimes », Sœur Marie-Bernard ne recopiait que ce qui correspondait à ses propres états d'âme... Ce passage d'ailleurs s'harmonise bien avec la tonalité générale des autres « notes intimes », citations ou confidences personnelles.

Cette vocation de Bernadette à « souffrir avec le Christ pour l'Eglise » trouve son expression, sobre et simple, dans sa lettre à Pie IX (décembre 1876) : « *Que pourrais-je faire, très Saint-Père, pour vous témoigner ma vive reconnaissance ?... Mes armes sont la prière et le sacrifice que je garderai jusqu'à mon dernier soupir.* »

Faut-il prononcer ici le mot de « Victime » ? Il se trouve quelquefois, mais assez rarement dans les « notes intimes ». Quoi qu'il en soit, il faut dépouiller ce mot, et plus encore le sentiment qu'il désigne, de tout dolorisme, de tout goût plus ou moins morbide

pour la souffrance. « Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa Gloire ». C'est de cette souffrance-là, mystérieusement imposée au Christ par l'amour de son Père, que souffrit sainte Bernadette : elle souffre avec le Christ, pour participer à la Résurrection du Christ et en faire participer les pécheurs. Elle souffre lucidement, courageusement, énergiquement, et dans une totale espérance. La voie spirituelle de Bernadette est en somme la voie baptismale, mais personnalisée lors des Apparitions de Massabielle et approfondie par la consécration religieuse. Ici, il convient de souligner une coïncidence assez frappante : Sœur Marie-Bernard fit sa première profession religieuse « in articulo mortis » le 25 octobre 1866 ; or elle était tombée malade un mois et demi après son entrée à Saint-Gildard, le 14 août 1866, dans la lumière de l'Assomption ; et elle fit sa profession perpétuelle en la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, sept mois avant sa mort dans la lumière de Pâques... Simple coïncidence peut-être, encore une fois, mais dans laquelle on peut voir légitimement le destin spirituel de sainte Bernadette : sa vie religieuse n'apparaît-elle pas comme « un approfondissement », pour parler le langage de Vatican II, de sa « plongée baptismale » dans la Passion et la Résurrection du Christ ?

Cette mort achève — dans les deux sens du mot : elle met un terme et elle donne sa plénitude de sens — cette voie spirituelle de sainte Bernadette. Lente et longue agonie de plusieurs semaines, plus douloureuse encore à partir du mercredi saint. Nous n'en retracerons pas ici le détail : retenons seulement les gestes et les paroles qui révèlent de façon plus caractéristique cette « unité avec Jésus-Christ, Sauveur du monde », à laquelle est parvenue sainte Bernadette.

Le 28 mars 1879, le vendredi avant le dimanche de la Passion, Sœur Marie-Bernard recevait les derniers sacrements (c'était la quatrième fois de sa courte existence). Elle dit alors à Mère Générale : « *Ma chère Mère, je vous demande bien pardon de toutes les peines que je vous ai données et de tous mes manquements à la règle — et à mes chères sœurs de la mauvaise édification que je leur ai donnée, surtout par mon orgueil.* »

La Semaine Sainte fut pour Sœur Marie-Bernard l'occasion d'un dépouillement très significatif ; elle fit enlever toutes les images qui étaient fixées aux grands voiles de sa « chapelle blanche » (elle appelait ainsi son lit-alcôve d'infirmerie), y compris une image de saint Bernard, son cher patron, qu'elle avait apportée de Lourdes. Il ne resta que son crucifix : c'était le Crucifix que Pie IX lui avait envoyé en réponse à sa lettre du 17 décembre 1876. Elle dit alors ce mot si vrai : « *Celui-ci me suffit.* »

Le lundi de Pâques, 14 avril, elle confia à Sœur Léontine Mouret, qui était venue avec elle de Lourdes à Nevers en 1866 : « *Je suis moulue comme un grain de blé* » : la Religieuse rattachait ainsi sa mort aux enfances de la fille du meunier Soubirous...

A une autre Sœur qui voulait demander pour elle les « consolations » de la Sainte Vierge : « *Non, non, pas de consolations, mais la force et la patience.* »

Vers sept heures du soir, une de ses grandes amies, Sœur Nathalie Portat, vient la visiter : « *Ma chère sœur, lui dit Sœur Marie-Bernard, j'ai peur, j'ai reçu tant de grâces et j'en ai si peu profité.* » Avec l'Abbé Febvre, on peut considérer que cet aveu nous donne la clé de son épreuve spirituelle... Sœur Nathalie lui promet de « remercier la Sainte Vierge jusqu'au bout ». — « *Ah, je vous remercie* », dit la malade. Et nous savons que la reconnaissance était un des sentiments majeurs de Bernadette, la pauvre.

Mercredi 16 avril 1879. Vers 11 h. 30, Sœur Marie-Bernard demande qu'on la lève. On l'assoit dans un grand fauteuil. A une heure de l'après-midi, la fin semblant approcher, Monsieur l'Aumônier est appelé. Sœur Marie-Bernard se confesse de nouveau. « Pour ne pas se séparer de son crucifix qu'elle ne pouvait tenir constamment, elle avait demandé qu'on le lui attachât sur la poitrine. » Mère Eléonore Cassagnes lui dit : « Ma chère Sœur, vous êtes bien sur la Croix. » Elle étendit ses deux bras vers le grand crucifix appendu au mur de l'infirmerie et dit : « *Mon Jésus, oh ! que je l'aime !* »

« Vers trois heures, Sœur Marie-Bernard semblait en proie aux tortures d'une souffrance intérieure inexprimable... Elle saisit son crucifix, le contemple un instant avec amour, puis elle baise lentement, une à une, les plaies du Christ... Tout à coup, elle lève la tête, tend les bras vers Sœur Nathalie, et arrêtant sur elle un regard indéfinissable, lui dit : « *Ma chère Sœur, pardonnez-moi... Priez pour moi... Priez pour moi...* » Ce « priez pour Bernadette » dont elle avait signé jadis, à Lourdes, tant d'images, tant de photographies, quelles résonances il prend en ce lieu, à cette heure !

Quelques instants plus tard, « avec une expression de douleur et de suprême abandon, elle lève les yeux vers le ciel, étend ses bras en croix et jette un grand cri en disant : « *Mon Dieu !* » Le « grand cri » de Jésus au Golgotha, le cri de la déréliction.

« Un frémissement saisit les trois religieuses agenouillées. L'une d'elles soutenait les bras de la mourante qui les tenait toujours étendus... Enfin elle les laisse tomber et s'unit aux prières de ses compagnes. A ces paroles de la Salutation Angélique : « Sainte Marie, Mère de Dieu », la mourante se ranime, et avec un accent

pénétré elle répète deux fois : « *Sainte Marie, priez pour moi, pauvre pécheresse ... pauvre pécheresse ...* » Un jour, elle avait écrit ce mot significatif : « Les pêcheurs, après tout, ce sont nos frères » : à cette heure suprême, Sœur Marie-Bernard, en insistant sur ce mot qu'elle avait lu tant de fois dans son « Manuel de prières », s'identifie profondément à ces pêcheurs pour qui elle a prié et souffert, depuis qu'elle en a reçu mission de la Dame de Massabielle.

Puis la malade, par un geste expressif, demande à boire ; elle fait un grand signe de croix, saisit le flacon qu'on lui présente, en avale quelques gouttes à deux reprises et, inclinant la tête, elle rend doucement son âme à Dieu.

Trois heures... l'heure où le Christ mourait sur la Croix pour la gloire du Père et le salut des hommes.

Sainte Bernadette, une fille de notre race... « A présent, aimait-elle à dire après les Apparitions, je suis comme tout le monde ! » Comme tout le monde, l'écolière attardée qui, à quatorze ans, apprend péniblement à lire et à écrire. Comme tout le monde, la jeune fille qui, à l'Hospice, « épluche les carottes », fait jouer les plus petites élèves, brode ou travaille à quelque dentelle, soigne les vieillards les plus rebutants. Comme tout le monde, la Religieuse qui suit la Règle, seconde la Sœur infirmière ou la Sœur sacristine, et qui, souvent, s'alite et souffre. Comme tout le monde, dans ses prières communautaires ou personnelles, ses chemins de Croix, sa dévotion à l'Eucharistie, ses chapelets innombrables, sa lutte quotidienne contre sa « susceptibilité », son « orgueil ». Mais pas comme tout le monde dans son amour passionné de Jésus-Christ, sa tendresse pour la Vierge Marie, l'offrande de tout elle-même « pour les pécheurs », son union — il faudrait dire son unité — avec le Père, par Jésus-Christ, dans l'Esprit Saint.

Selon le désir du Père Delaveyne, ce bénédictin qui avait fondé la Congrégation des Sœurs de la Charité et de l'Instruction Chrétienne à la fin du XVII^e^ siècle, Bernadette a vécu — et elle est morte — « de plain-pied » avec le menu peuple des baptisés, il faut dire davantage, « de plain-pied » avec les pécheurs, « ses frères ». Mais selon le désir du même Père Delaveyne, elle avait ajouté le petit signe « + » à toutes les vertus du chrétien. « Il faut, disait le fondateur à ses filles, que votre respect envers Dieu soit plus profond, votre piété plus solide, votre amour plus ardent, votre foi plus vive, votre espérance plus ferme, vos prières plus pures et plus assidues, votre cœur plus droit et plus dégagé, en un mot votre religion plus intérieure et plus sincère. A l'égard du prochain, il faut que votre charité soit plus tendre, plus ingénieuse,

plus animée, plus abondante. » En écrivant ces lignes, sur lesquelles s'achèvent ses « Réflexions Chrétiennes pour pratiquer saintement le règlement », le Père Delaveyne ne dessinait-il pas, par avance, le portrait de sainte Bernadette ?

F 60500 Chantilly André RAVIER, S.J.
Les Fontaines
B.P. 205

N.d.l.R. — Signalons deux publications nouvelles du P. RAVIER : *Sainte Bernadette de Lourdes,* Paris, Centurion ; éd. allemande, Fribourg-en-Br., Herder ; *Sainte Bernadette d'après ses Lettres*, Paris, Lethielleux.